CONSIDÉRATIONS N.° 34.

MÉDICO-PHILOSOPHIQUES

SUR LA NOSTALGIE,

SUIVIES DE PROPOSITIONS SUR QUELQUES POINTS DE MÉDECINE ET DE CHIRURGIE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 29 *mars* 1821, *pour obtenir le grade de Docteur en médecine;*

PAR JULES YVONNEAU, né à Oucques,

Département de Loir-et-Cher;

Bachelier ès-lettres de l'Académie de Paris; Membre titulaire de la Société d'instruction médicale de la même ville.

Afferat ipse licet sacras Epidaurius herbas,
Sanabit nullá vulnera cordis ope.
OVID., *de Ponto*, lib. 1, epist. 43, RUFINO.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1821.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

AU MEILLEUR DES PERES.

A LA PLUS TENDRE DES MÈRES.

TRIBUT D'AMOUR FILIAL ET D'UNE RECONNAISSANCE ÉTERNELLE.

Puissé-je, mes chers parens, en attachant ainsi votre nom à mon premier essai dans la carrière que j'ai choisie, vous prouver que, dans tout son cours, les mêmes sentimens m'animeront pour vous !

A MA GRAND'MÈRE,

A MA TANTE BASTON.

Puisse votre bonté trouver dans ce faible gage d'amour, de respect et de reconnaissance, la récompense des soins prodigués à ma jeunesse !

A MON CHER FRÈRE,

ET A MA SŒUR BIEN AIMÉE.

Témoignage du plus vif et du plus sincère attachement.

J. YVONNEAU.

A MON PLUS CHER AMI,

ALEXIS PUJO,

Qui le premier m'a fait éprouver les charmes de l'amitié.

Comme une preuve de celle que j'ai pour lui.

J. YVONNEAU.

CONSIDÉRATIONS

MÉDICO-PHILOSOPHIQUES

SUR LA NOSTALGIE,

SUIVIES DE PROPOSITIONS SUR QUELQUES POINTS DE MÉDECINE ET DE CHIRURGIE.

Considérations générales.

L'AMOUR de la patrie, cette fièvre des belles âmes, est le plus noble sentiment qui puisse remuer le cœur de l'homme. C'est lui qui, dans tous les temps et chez tous les peuples, fut le mobile d'une foule d'actions généreuses, grandes, hardies. Il enflammait, embrasait, remplissait toute l'âme des immortelles victimes des Thermopyles, qui, après deux mille ans, apparaissent encore à notre imagination étonnée, resplendissantes d'une auréole de gloire si brillante et si pure.

Mais il est un sentiment d'où dérive, chez la plupart des hommes, cet amour de la patrie; c'est ce sentiment inné et profondément gravé dans notre cœur, qui nous fait préférer le pays où nous avons passé notre enfance aux plus belles, aux plus délicieuses contrées de l'univers, et à tous les avantages qu'elles peuvent offrir. C'est

lui que le Virgile français, absent de son pays depuis vingt ans, exprime en ces vers si simples et si vrais :

« O village charmant ! ô riantes demeures
« Où, comme ton ruisseau, coulaient mes douces heures !
« . . . .
« Il semble qu'un autre air parfume vos rivages ;
« Il semble que leur vue ait ranimé mes sens,
« M'ait redonné la joie et rendu mon printemps.

DELILLE, *Imagin.*

La nature, toujours prévoyante et sage, l'y aurait-elle donc fait développer pour éviter, par cette espèce d'attraction morale qui existe entre l'homme et son pays natal, les rixes, les luttes sanglantes qui seraient l'infaillible suite des continuelles migrations des peuples, et, par ce moyen, prévenir la destruction de son plus bel ouvrage ? S'il en était autrement, semblables aux bêtes féroces, les hommes ne se rueraient-ils pas les uns sur les autres pour conquérir les contrées qui leur paraîtraient les plus fertiles et le plus à leur convenance ?

Moins nous nous éloignons de l'état de nature, et plus nous sommes attachés au sol qui nous vit naître. Comment nous séparer de la terre qui garde nos ancêtres ? Dirons-nous à leurs ossemens de se lever et de nous suivre ? répondit énergiquement le chef d'une horde de Caraïbes invité à venir avec les siens s'établir en Europe.

Le pays le plus favorisé de la nature n'est pas toujours celui auquel l'homme s'attache le plus. On a remarqué, au contraire, que plus il en est disgrâcié, moins il paraît susceptible de devenir sa demeure, et plus le désir qu'il éprouve de le revoir est vif, impérieux.

« Mais voyez l'habitant des rochers helvétiques ;
« A-t-il quitté ces lieux tourmentés par les vents,
« Hérissés de frimas, sillonnés de torrens,
« Dans les plus doux climats, dans leurs molles délices,
« Il regrette ses lacs, ses rocs, ses précipices.

DELILLE, *Imagin.*

Le Lapon, transporté dans nos heureuses contrées, périt bientôt nostalgique, s'il ne retourne promptement au milieu de ses glaces, dans sa grotte enfumée.

N'a-t-on pas vu dernièrement un habitant des montagnes de l'Auvergne que le soin de ses affaires avait tenu long-temps absent de son pays, périr dans l'extase délicieuse où le jetait son aspect, en descendant de la voiture qui le transportait aux lieux où il avait coulé des jours filés par le bonheur?

Mais, sans accumuler ici les citations, quel autre mobile qu'un ardent amour du pays pouvait, à une époque mémorable, par un élan généreux, sublime et presque unanime, conduire aux combats, faire affronter la mort aux fils chéris de notre belle France? Ils quittaient, hélas! souvent pour toujours, les lieux témoins de leur enfance. Ils s'éloignaient de parens adorés; des privations de toute espèce les attendaient, ils ne l'ignoraient pas: mais ils volaient à la défense du sol qui les vit naître; mais ils brûlaient de réunir, de concentrer sur eux seuls tous les dangers qui déjà menaçaient les objets de toute leur tendresse, de toutes leurs sollicitudes, et ils ne voyaient plus alors les périls que pour les braver, l'ennemi que pour le vaincre, la mort que pour la mépriser.

Quoiqu'au premier aspect l'amour de la patrie et celui que l'homme éprouve pour le pays où il passa son enfance semblent identiques, ces deux penchans sont cependant bien distincts: l'un tient à la forme, à la prospérité du gouvernement, et à la somme plus ou moins grande de liberté, de bonheur, qu'il assure aux citoyens; l'autre tient aux localités: celui-ci, d'autant moins vif que la patrie a une plus grande étendue, tient à la civilisation, à l'état des arts, des sciences; celui-là à la nature. Je développe cette proposition.

Si, frappé de l'analogie qui existe entre ces deux sentimens, je veux chercher la raison qui les différencie, ne la trouverai-je pas dans les premières sensations que nous éprouvons, et dans les habitudes que nous contractons dans l'enfance? N'est-ce pas précisé-

ment à cette époque de la vie que nos organes se développent, que nos idées se forment, se lient entre elles, et que les impressions perçues par nos sens se gravent en nous si fortement, qu'elles deviennent indélébiles? Je me rappelle toujours ces lieux chéris, théâtre des jeux de mon bas âge; je les vois, je les dessinerais avec exactitude, tandis qu'il ne me reste qu'une idée confuse des palais, des monumens, chefs-d'œuvre de l'art ou de la nature, et que j'ai admirés avec les yeux de l'étonnement. D'où provient donc cette différence? C'est qu'en avançant en âge notre sensibilité s'émousse, les objets n'agissent plus sur elle avec autant de vivacité, et notre mémoire ne peut plus fournir qu'un souvenir imparfait des impressions qui ne nous ont que faiblement émus. Dans l'enfance, au contraire, les sens sont doués d'une sensibilité exquise et encore neuve; ils s'exercent sur des objets moins nombreux et plus longtemps soumis à leur action : de là naît une perception aussi profonde que durable.

Ne soyons donc point surpris si le sol que nos yeux ont connu le premier, où de tendres parens nous ont prodigué leurs soins, et dont le seul souvenir est encore pour nous la source des plus douces émotions, s'offre à notre imagination sous des couleurs si séduisantes. Nous devons au moins ce tribut d'hommage et de reconnaissance à des lieux

« Qui rappellent cet âge où notre âme et nos sens
« Par degrés essayaient leurs organes naissans ;
à . . . . « la terre chérie
« Où commença pour nous l'aurore de la vie »,

Delille, *Imagin.*

et dont la vue, après une absence plus ou moins longue, fait tressaillir, palpiter si délicieusement un cœur aimant et sensible. Il l'a couvert d'un triple airain celui qui, forcé de quitter son pays, ne jette pas en arrière un regard involontaire comme pour lui dire un cruel et dernier adieu; celui de la paupière duquel ne s'échappe

pas une larme de regret, et ne s'écrie pas douloureusement avec Virgile :

> « *Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva.*
> « *Nos patriam fugimus.* »
>
> VIRG., Bucol.

L'amour du pays, cette source des plus sublimes actions, des plus belles, des plus utiles entreprises, lorsque ce feu sacré s'est emparé d'une âme forte, que la bonne ou mauvaise fortune tâcherait en vain d'ébranler, l'est aussi, chez les personnes pusillanimes ou trop sensibles, d'une affection qui, d'abord légère en apparence, ne tarde pas à se manifester par les symptômes les plus alarmans, les plus formidables, si les désirs primitivement vagues, incertains qu'éprouve le malade de revoir les lieux de son enfance, ses parens, ses amis...., ne sont pas promptement satisfaits; désirs qui bientôt s'exaltent, deviennent un besoin continuel qui parle en maître, et qui dégénère en une maladie fréquemment mortelle, connue en médecine sous le nom de *nostalgie.*

Cette maladie, que l'illustre professeur *Pinel* considère avec raison comme une variété de la mélancolie, a reçu tour à tour les noms de *nostomanie, pathopatridalgie, philopatridomanie, nostopatridomanie, maladie du pays*, et *nostalgie.*

Mais, comme de toutes ces dénominations cette dernière (formée de deux mots grecs, de νόςτὸς, qui signifie *retour*, et d'ἄλγος, *tristesse, ennui*), est la plus généralement usitée, et que d'ailleurs elle me paraît la plus propre à peindre la nature de cette affection, c'est elle que j'adopterai.

Des personnes sur lesquelles sévit de préférence la nostalgie.

La nostalgie, qui peut être simple, compliquée et simulée, s'observe le plus fréquemment chez les personnes douées d'une exquise sensibilité, chez celles que les passions et les orages de la vie n'ont point encore agitées, qui s'éloignent pour la première fois

du toit paternel. Elle sévit plutôt sur les personnes faibles qui jouissent d'une mauvaise santé que sur celles d'une forte constitution et qui se portent bien ; sur les individus d'un tempérament mélancolique, bilieux, qui joignent au tempérament lymphatique une grande susceptibilité, qui éprouvent un fonds de tristesse habituel, un amour malheureux, un dégoût de la vie, une haine, une jalousie, une colère concentrées, plutôt que sur ceux d'un tempérament sanguin, d'un caractère gai, vif, enjoué, ouvert, inaccessible aux passions tristes, etc.

Les travaux de cabinet, les veilles prolongées, le changement de régime, de climat, d'habitudes; le passage d'un air vif à un air opposé, la frayeur, l'ennui, une détention injuste, de mauvaises lectures, le spectacle du malheur, le manque du nécessaire, la perspective d'un avenir malheureux ; les promenades solitaires au clair de la lune, ou pendant un temps sombre, sur le soir, au bord de l'eau, dans des lieux tristes ; l'automne ; la diminution ou la suppression d'une évacuation naturelle, ou que l'habitude avait presque rendue telle ; la disparition d'un exanthème, etc., ont encore été regardés comme autant de causes de nostalgie.

L'adolescence est l'époque de la vie où l'homme est aussi le plus ordinairement atteint de cette affection. N'est-ce pas, en effet, à cet âge que les passions, les facultés intellectuelles se développent, deviennent plus impérieuses, agissent avec plus de vivacité, de force, d'exactitude? Une éducation molle, efféminée, prédispose à la nostalgie. Y échappera-t-il ce jeune homme, l'idole de ses parens, l'objet de leurs tendres sollicitudes, qui, forcé de leur dire un cruel et quelquefois éternel adieu pour aller fouler un sol étranger, s'y voit tout à coup déçu de toutes les espérances flatteuses dans lesquelles son imagination s'était si complaisamment bercée? Privé des soins dont il s'était fait une si douce habitude, quel parallèle accablant il fait alors entre sa situation passée et celle où il se trouve ! quels soupirs déchirans il pousse alors vers la terre natale !

L'homme adulte, au contraire, moins maîtrisé par son imagination, voit tout, se rend compte de tout avec calme et sang-froid, et par cela même est moins susceptible de se faire illusion sur les avantages, les agrémens, les charmes d'un pays que grossit toujours un cerveau adolescent.

La nostalgie peut attaquer les personnes de tous rangs, de tous sexes ; mais elle n'a été observée que très-rarement chez la femme, soit que cela provienne de la mobilité de son esprit et de son caractère, qui ne lui permet pas de tenir son attention long-temps fixée sur le même objet, soit que, plus habituée que l'homme aux travaux sédentaires, la nature de ses occupations fasse qu'elle se plaît partout où elle se trouve.

Mais, dans quelques circonstances que l'on ait observé la maladie dont j'entreprends de donner ici l'esquisse, jamais on ne l'a vue, sans contredit, moissonner un plus grand nombre de victimes que dans les armées, où elle revêt souvent un caractère épidémique. Les médecins militaires purent en acquérir la douloureuse certitude lorsque nos phalanges victorieuses s'étendaient des bords fortunés du Tage aux rives glacées de la Néva.

Quoiqu'elle puisse attaquer les vieux soldats, c'est surtout sur les conscrits, dont l'imagination est encore toute remplie des souvenirs du pays, qu'elle exerce ses ravages ; et parmi ceux-ci on a remarqué que l'habitant de la campagne en était attaqué plutôt que le citadin. Pourquoi cette différence ? C'est que le premier, dont pour l'ordinaire la sphère des habitudes est très-limitée, forcé d'en sortir, se trouve tout à coup lancé dans un monde nouveau pour lui. Obligé d'abandonner les paisibles travaux des champs, de s'arracher du sein de sa famille éplorée pour mener la vie tumultueuse des camps, pour embrasser le pénible métier des armes, c'est alors qu'il est profondément affligé de sa situation, qu'il se la représente malheureuse, désespérée ; c'est alors qu'il regrette et sait apprécier les douceurs de sa première condition et les charmes de la liberté dont elle était accompagnée. Tandis que l'ambition,

l'espoir d'un avancement rapide, l'amour de la gloire, le désir de voyager, etc., aiguillonnent le citadin, qui part souvent avec enthousiasme; et que d'ailleurs une éducation soignée, des connaissances étendues, une aisance plus grande mettent à même de se procurer plus de douceurs. La musique, le dessin, la lecture, l'équitation, etc., ne sont-ils donc pas autant de talens capables de faire trève, diversion à ses chagrins, ou même de leur ôter toute prise sur lui. Mais bientôt la discipline, l'obéissance austère, passive; les punitions fréquentes, souvent injustes; l'oisiveté, mère de l'ennui, qui leur permet de se livrer à leurs tristes réflexions, les espérances trompées, etc., viennent dissiper l'illusion, l'enthousiasme d'un moment. S'ils interrogent l'avenir, ils n'y voient que des images affreuses et déchirantes, des douleurs éternelles; sans cesse obsédés de cruels souvenirs, minés par le noir chagrin, le désespoir s'empare de ces jeunes gens, naguère si enjoués, qu'accroît encore l'idée de s'être abusés eux-mêmes; leur santé s'altère sourdement, la fièvre s'allume, et les conduit en peu de jours aux portes du tombeau.

L'homme des champs, au contraire, d'abord en proie aux plus vifs regrets, peu à peu s'accoutume à ce nouveau genre de vie. L'exercice vient encore ajouter à la vigueur naturelle de son corps; et les roses de la santé, un instant fanées, reparaissent plus fraîches, plus animées que jamais.

Souvenirs délicieux de la patrie absente, d'une patrie quelquefois ingrate, mais toujours chérie, avec quelle force, avec quels charmes ne vous offrez-vous pas sans cesse à l'imagination flétrie, abattue, de l'infortuné proscrit! Voyez cette victime de la plus infâme calomnie, de la plus atroce vengeance; dénué de tout, étranger, sans asile; seul au milieu du monde, jeté sur une terre qu'il n'était point appelé à fouler, dévoré par les peines les plus cruelles, le malheureux exilé languit et meurt au printemps de ses jours; semblable à cette plante qui, tout à coup privée de l'influence salutaire, du contact nécessaire d'une lumière vivifiante, se détériore, se flétrit, s'étiole, et périt au moment où, sous un ciel propice, et rendue au

sol où elle puisa ses premiers sucs, la nature allait en faire son plus bel ornement.

A cet aspect mélancolique et sombre, à ces traits affaissés, creusés par le malheur, vous croyez peut-être voir en lui une des nombreuses victimes de l'ambition; que c'est sa fortune, ses grandeurs passées qu'il regrette. Ah! s'il vous était donné de lire au fond de son cœur, vous n'y verriez gravés en caractères ineffaçables que les souvenirs de sa patrie, ses regrets de l'avoir perdue, et l'horreur que lui inspirent ceux qui le forcèrent à l'abandonner.

Ecoutez le poëte le plus aimable qu'ait jamais eu Rome, celui qui connut et chanta si bien l'amour. Exilé sur un sol barbare, inhospitalier, le tendre amant de Julie, aussi éprouvait tout ce que peut l'amour du pays sur un cœur sensible, lorsque, dans l'amertume de ses regrets, il s'écriait :

« *O quater, ô quoties, non est numerare beatum,*
« *Non interdictâ cui licet urbe frui.* »

OVID., Trist.

L'esclavage est encore une cause fréquente de nostalgie; il suffit qu'un seul en soit atteint pour qu'elle se communique épidémiquement à tous ses autres compagnons d'infortune. Le pays fait le sujet ordinaire de leurs entretiens; ils prolongent avec complaisance une conversation qui roule sur des objets qui leur sont bien chers; des lettres achèvent bientôt de dissiper le calme qui commençait à naître, de détruire la faible cicatrice d'une plaie dont le siége est au cœur. Que de victimes elle dut faire parmi les malheureux Français que les chances de la guerre mirent au pouvoir des Anglais, et que la politique de leur gouvernement entassait, engloutissait tout vivans dans ses horribles et homicides pontons!

C'est surtout parmi les peuples des montagnes, tels que les Suisses, les Galiciens, les bas-Bretons, les Ecossais, que cette affection se montre plus meurtrière. Comment pourrait-il en être autrement?

Ces hommes, simples, grossiers, semi-sauvages, transportés loin de leurs foyers, se trouvent tout à coup au milieu d'un monde dont les mœurs, les habitudes, les usages, le langage leur sont totalement inconnus, et auxquels ils sont forcés de se plier. L'aspect du pays ne peut-il pas se ranger parmi les causes qui rendent la nostalgie plus commune chez les montagnards? Delille n'ignorait pas le pouvoir que les souvenirs de ces objets exercent sur l'imagination des Suisses éloignés de leur patrie, lorsqu'il disait :

« Si le fifre imprudent fait entendre ces airs
« Si doux à son oreille, à son âme si chers,
« C'en est fait, il répand d'involontaires larmes;
« Ces cascades, ces rocs, ces sites pleins de charmes
« S'offrent à sa pensée : adieu gloire, drapeaux,
« Il vole à ses châlets, il vole à ses troupeaux,
« Et ne s'arrête pas que son âme attendrie
« De loin n'ait vu ses monts et senti sa patrie.

DELILLE, *Imagin.*

L'air ou les paroles d'une chanson nationale, une description animée des fêtes, des coutumes de notre pays, la vue d'un objet qui nous le rappelle, influent beaucoup sur le développement de cette affection. Qui ne connaît l'histoire de ce jeune Otaïtien, nommé Potavéri, qui, conduit au jardin des Plantes, ne fut aucunement étonné des curiosités qu'il y vit; mais qui, venant à distinguer de loin un arbre de son pays, eut en un instant franchi l'espace qui l'en séparait, le tint étroitement enlacé dans ses bras, dansait de joie, pleurait et riait alternativement, et ne le quitta qu'avec peine et promesse de revenir le voir.

On sait quelle sensation profonde cause la tyrolienne sur les Tyroliens, la cornemuse sur les bas Bretons et les Écossais, et le ranz des vaches sur les Suisses. Mais ce n'est pas tant par la beauté de cet air que par les souvenirs que provoquent ses paroles, qui expriment le regret d'être éloigné de sa patrie, de sa famille, de ses amours, que les Suisses ont été quelquefois invinciblement portés à la déser-

tion pour revoir leurs foyers; désertion qui devint tellement générale, qu'on fut obligé de défendre, sous les peines les plus sévères, de chanter, de jouer et de siffler même cet air. C'est cette circonstance, que M. de La Chabaussière peint dans ces vers remarquables par leur énergique concision :

« Quand loin de ses foyers par la guerre entraîné
« A regretter ses monts par l'exil condamné,
« Le hasard réveillant dans son âme attendrie
« Ce refrain si touchant, ce chant de la patrie,
« Soudain de la revoir l'impatient désir
« Le faisait délirer, déserter ou mourir.

Symptômes de la nostalgie.

La nostalgie est une des nombreuses maladies qui prouvent combien la nature se joue des divisions arbitraires que nous leur imposons ; ainsi on a vu des personnes présenter, dès son début, la série de symptômes qui distingue la deuxième et même la troisième période ; mais, comme dans la plupart des cas cette affection offre un ordre de signes et de symptômes assez réguliers et assez tranchés pour admettre cette division en périodes, je suivrai la marche jusqu'à ce jour suivie dans leur description,

Dans la première période, le *facies* de la personne exprime l'inquiétude, un certain malaise; elle paraît plus triste, plus sombre, plus taciturne, plus préoccupée que de coutume; elle aime le repos, la solitude, fuit tout ce qui pourrait troubler l'un et l'arracher de l'autre. Si elle aime la lecture, les livres qu'elle choisit de préférence sont ceux qui ont le rapport le plus direct avec la situation de son cœur. Le pays s'offre à son imagination sous les couleurs les plus séduisantes, et les souvenirs qu'il provoque viennent encore ajouter à sa mélancolie et nourrir ses chagrins; il désire le revoir, et brûle de voler au sein de sa famille, au milieu de ses amis. Ces désirs, toutefois, ne l'obsèdent pas continuellement, et ne sont pas tel-

lement violens, qu'ils ne lui laissent quelques instans de tranquillité.

Dans la deuxième période, les symptômes sont plus saillans, plus tranchés, mieux dessinés. Les facultés intellectuelles commencent à s'altérer, le caractère à s'aigrir; la face devient pâle, ridée, ce qui dépend de la disparition de la graisse; les mouvemens sont lents et peu énergiques; l'exercice devient de plus en plus fatigant; les muscles se relâchent; la mâchoire inférieure s'abaisse, en sorte que la face paraît allongée; la respiration est pénible, ordinairement accompagnée de longs soupirs; quelquefois on le surprend les yeux rouges, humides, égarés, gonflés, et laissant échapper un torrent de larmes dont le cours involontaire n'est interrompu que par des sanglots. L'infortuné s'efforce d'en cacher la funeste cause. Il aurait honte d'avouer les souffrances auxquelles il est en proie; mais que décèlent assez ses traits affaissés, ses regards mornes, languissans, immobiles, et constamment fixés sur une terre autre que celle qu'il brûle de revoir : ils ne reprennent de la vivacité que lorsque vous lui parlez de l'objet de ses regrets; alors seulement il vous écoute avec avidité, vous répond avec plaisir. Pour toute autre chose, il marque la plus grande insouciance. Pour se livrer à son aise à ses rêveries mélancoliques, à toutes les pensées lugubres dans lesquelles il se complaît, il fuit la société, où

« Tout l'afflige à l'envi d'un bonheur qu'il n'a pas;
« Il veut des lieux déserts; il veut des bois sauvages,
« Des noirs torrens, des troncs brisés par les orages,
« Des rochers dont le deuil réponde à son ennui;
« Il veut des lieux affreux tourmentés comme lui.

Delille, *Imagin.*

C'est principalement vers le soir que sa tristesse devient plus profonde. Toutes les fonctions languissent; la peau devient sèche, rugueuse, froide, livide, d'un jaune plombé; la transpiration insensible est arrêtée, ou considérablement diminuée. Le nostal-

gique oublie d'abord les heures de ses repas; puis l'appétit se perd, les digestions se dépravent, des symptômes gastriques s'observent; il y a cardialgie, parfois céphalalgie, tension du ventre. Tantôt constipation opiniâtre, tantôt diarrhée très-affaiblissante. Chaque jour voit augmenter son état de maigreur; il éprouve un serrement de cœur que font cesser une inspiration rapide, comme convulsive, et les larmes qui coulent alors en abondance. La chaleur du corps et l'action du cœur sont évidemment diminuées; le pouls est serré, lent; d'autres fois fréquent, mais toujours petit et inégal. Dans quelques circonstances, les mouvemens du cœur sont suspendus, et alors la lipothymie a lieu. Dans d'autres, et surtout chez les personnes d'un tempérament nerveux, on remarque des palpitations violentes du même organe. Les souvenirs du pays se réveillent avec plus de force que jamais, et ne lui laissent pas un instant de relâche; ils le poursuivent jusque dans son sommeil, ordinairement agité par des rêves agréables, mais qui procurent trop d'émotion pour qu'il soit réparateur. Son imagination alors le transporte dans son pays; il se croit au sein de sa famille, au milieu de ses amis, aux genoux du tendre objet de la plus constante flamme; il lui jure un amour éternel; il le voit, le touche, ainsi que ses chers parens; il leur parle, ils lui répondent; il est au comble du bonheur : mais soudain le cruel réveil vient dissiper la plus douce des illusions, le plus charmant mensonge, et la triste réalité ne lui laisse qu'un vide affreux qui vient encore ajouter à la gravité d'un appareil de symptômes déjà trop formidables.

La troisième période est caractérisée par l'augmentation rapide de tous les symptômes. Un état de stupeur et d'assoupissement presque continuel vient intervertir les fonctions des sens et les facultés intellectuelles. La langueur, une faiblesse, une diarrhée colliquative, excessives, se déclarent. La fièvre, depuis long-temps allumée, prend un caractère de plus en plus alarmant; les orbites se creusent, un marasme effrayant et rapide survient, qui fait bientôt descendre dans la tombe l'infortuné sur les lèvres duquel

errent encore les noms si chers de son père, de sa mère, de son amie, qu'il n'a plus la force de prononcer.

Prognostic.

Le prognostic se déduit de l'état simple ou compliqué de la nostalgie; de la possibilité ou de l'impossibilité de transporter le nostalgique dans ses foyers, de la vigueur ou de la faiblesse de sa constitution, etc. Dans le premier cas, il est moins fâcheux; dans le second, il l'est davantage.

Traitement.

Quel que soit l'état de faiblesse du nostalgique, à quelque période de la maladie qu'il soit arrivé, on ne doit pas balancer, si la chose est possible, à le renvoyer dans sa famille, à lui procurer la vue, la possession des objets qu'il désire si ardemment; car, si la maladie n'a fait que peu de progrès, le moindre retard suffit pour mettre ses jours dans le plus grand danger; si, au contraire, elle est très-avancée, le retour dans son pays et l'air natal sont encore le seul moyen capable de dissiper, comme par enchantement, les funestes symptômes auxquels elle a donné lieu. Si un éloignement trop considérable ou toute autre cause mettait un insurmontable obstacle à ce retour, le traitement palliatif serait l'unique ressource qui resterait au médecin. C'est alors qu'il déploiera efficacement tous les avantages d'un esprit cultivé, d'un caractère plein de douceur, de sensibilité; qu'il mettra dans sa conversation ce ton de l'aménité, cet air de l'intérêt qui force la confiance. L'espérance, cette amie des hommes, serait un puissant moyen dans une bouche éloquente qui saurait la faire descendre dans un cœur dont elle paraît depuis long-temps bannie. Que les mots consolans, *plaisir*, *espérance*, l'électriseront, le feront vibrer délicieusement! Qu'il lui peigne des maux plus cruels que les siens, le danger de

son accablement; qu'il lui découvre la félicité que lui promet l'avenir; qu'il ne laisse pénétrer dans son âme que les passions douces, généreuses; qu'il ose quelquefois y porter des commotions, soit morales, soit physiques. L'observation suivante, consignée dans la thèse de mon ami le docteur *Reynal*, fournit la preuve de leur efficacité. Un jeune homme s'engage comme matelot, malgré les conseils de ses parens; le souvenir du bonheur dont il jouissait sous le toit paternel, comparé à sa situation présente, ne tarde pas à le faire repentir de sa faute. Chaque jour voit augmenter l'amertume de ses regrets. Le désespoir s'empare bientôt de lui. Le suicide lui paraît le seul remède à ses maux. Pour parvenir à ce but, le poison lui semble préférable. Mais il ne peut en obtenir que d'un jeune médecin, auquel il demande de l'arsenic. Fatigué de ses importunités, celui-ci lui donne trois grains d'émétique qu'il lui conseille de prendre dans un verre d'eau. Les vomissemens violens qui suivirent immédiatement leur ingestion furent pour lui le signal d'une mort certaine, infaillible; et alors de crier et de se lamenter! Revenu de sa frayeur, il s'aperçut bientôt, par la cessation des vomissemens, de la supercherie du médecin, et l'en remercia. Quelques jours suffirent pour lui rendre l'embonpoint qu'il avait perdu; et depuis lors il n'éprouva aucun symptôme de nostalgie.

L'intérêt qu'il lui témoignera, ses tourmens qu'il diminuera, établiront bientôt entre le médecin et son malade une intimité telle, que celui-ci ne poura plus se passer de sa présence, qu'il soupirera après le moment où il lui confiera comme à un dieu tutélaire le secret de ses peines. Alors le médecin profitera de son ascendant sur l'esprit du nostalgique pour retremper son courage, le rendre en quelque sorte cosmopolite, éloigner toute idée, tout objet capable de réveiller sa douleur, ses regrets; pour l'engager à éviter la société des personnes tristes, et fréquenter au contraire celle des personnes enjouées et douées d'un esprit philosophique.

La connaissance qu'il aura acquise de son caractère lui fera discerner si, parmi les différens exercices du corps et de l'esprit, tels

que les voyages, le changement de climat, la chasse dans des lieux agréables, le séjour à la campagne dans la belle saison, l'équitation, les armes, la musique, les bals, les jeux, les bains, la lecture à haute voix surtout, quelques-uns d'entre eux n'auraient pas la vertu de suspendre, de rompre le cours de ses idées mélancoliques. Il saura lui ménager, autant que possible, des entretiens fréquens avec des compatriotes. Si depuis long-temps il n'a pas reçu des nouvelles de ses parens, il saura lui en procurer d'intéressantes et de gaies. Que le médecin fasse des promesses, mais qu'il se garde bien d'en faire qu'il ne pourrait ensuite réaliser; qu'il évite surtout de préciser l'époque à laquelle il lui sera permis de satisfaire ses désirs; car, si le nostalgique, sur la figure duquel cette simple promesse avait fait renaître l'éclat de la santé, venait à reconnaître qu'on l'a abusé, une tristesse, une mélancolie plus profondes qu'auparavant s'empareraient de lui, augmenteraient d'une manière effrayante et rapide le danger de sa position, et le précipiteraient bientôt dans la tombe. Il aura soin de ne le laisser seul que le plus rarement possible, et jamais dans l'inaction; de lui prescrire l'usage d'alimens légers, de facile digestion; du thé, du café, de l'opium, des liqueurs alcoholiques, en quantité capable seulement de provoquer une humeur joviale et de bannir les noirs soucis qui l'assiégent sans cesse.

Mais si, dans l'état de simplicité de la nostalgie, on a dû s'abstenir de toute administration de médicamens qui, s'ils ne sont pas dangereux, sont au moins inutiles, les complications fréquentes dont elle est passible commandent d'y avoir promptement recours. Ainsi, lorsqu'elle se complique avec un embarras gastrique, avec les fièvres nerveuse, adynamique, ataxique, le traitement de ces fièvres, modifié toutefois selon l'âge, le tempérament, la constitution de l'individu, l'époque plus ou moins avancée de la maladie, etc., est celui qu'on doit mettre en usage. Un fait digne de remarque, c'est que la nostalgie n'attaque que très-rarement deux fois la même personne.

Quant à la nostalgie simulée, l'on s'apercevra bientôt de la supercherie à la promptitude avec laquelle l'individu aura déclaré en être atteint ; au changement, à l'altération peu ou nullement marqués des traits de la face, à la régularité de toutes les fonctions. Une diète sévère, un traitement fatigant et désagréable le forceraient bientôt d'ailleurs à abandonner cette batterie et à avouer la fausseté des symptômes qu'il accusait.

L'autopsie cadavérique a donné des résultats trop variés, trop disparates pour que l'on puisse préciser le siége de cette affection. L'estomac et la poitrine ont tour à tour, ou tous deux ensemble, offert des traces d'inflammation.

PROPOSITIONS MÉDICO-CHIRURGICALES.

I.

Toutes les fois que l'inflammation de la peau n'est pas révulsive de celle de la membrane muqueuse gastro-intestinale, quelles que soient d'ailleurs les circonstances qui rendent cet effet impossible, son développement, même peu considérable, aggrave toujours les accidens, et augmente la violence de l'irritation gastrique.

II.

Le système fibreux par sa composition, son peu de vitalité, fait un contraste trop frappant avec les phénomènes pahologiques dont s'accompagne le rhumatisme aigu pour qu'on puisse admettre son siége dans un tel tissu.

III.

Dans toutes les plaies pénétrantes de l'abdomen avec lésion de l'intestin, soit que le canal ait été ouvert en long ou en travers, la suture est toujours une opération non-seulement inutile, mais encore dangereuse, et même mortelle.

IV.

Les plaies du canal intestinal suivent dans leur cicatrisation une tout autre marche que les plaies simples de la peau, des muscles, etc. Leur guérison ne s'opère que par l'intermède de parties environnantes.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Melancholiam notant metus et tristitia, si diù perseverent. *Sect.* 6, *aph.* 23.

II.

In omni morbo, mente valere, et benè se habere ad ea quæ offeruntur, bonum est; contrarium verò, malum. *Sect.* 2, *aph.* 33.

III.

Quicumque aliquâ corporis parte dolentes dolorem ferè non sentiunt, his mens ægrotat. *Ibid.*, *aph.* 6.

IV.

Mentis emotiones taciturnæ, non quiescentes, oculis circumspicientes, spiritum extrà afferentes, perciniosæ sunt. *Lib. coac. Prœn.*

V.

Terram mutare, commodum est in longis morbis. *Lib.* 6, *de morbis popularibus.*